

Sophie Rolland-Manas

Comment-c'est-après * ?

Tout d'abord, je tiens à dire que c'est avec plaisir que j'ai accepté l'invitation initiée par Jean-Claude Coste pour intervenir ce soir au séminaire de Toulouse. Je le remercie ainsi que Michel Bousseyroux, Didier Castanet et Marie-José Latour de m'accueillir ici pour tenter d'aborder la question qu'ils ont mise au travail cette année : « Qu'enseigne la psychanalyse ? » C'est au bord de l'expérience que j'ai choisi d'en parler.

Vous aurez remarqué, sans aucun doute, l'équivoque que revêt le titre de mon intervention. Chacun lira ou entendra cette équivoque entre le sonore et l'écrit à sa manière. C'est ce dont il est question dans une psychanalyse, le traitement des mots, celui du signifiant, et en bout de course la percussion de la langue sur le corps. Alors, de l'équivoque, pour commencer et aussi juste peut-être pour « produire quelques vagues », comme celles que l'on perçoit sur l'affiche. En tout cas, pour ma part, ça fait écho avec cette phrase bien connue de Lacan sur la passe, « de ce qu'elle doit, comme la mer, être toujours recommencée ¹ ». J'y reviendrai... après !

Ainsi, venir à Toulouse ou plutôt y re-venir mais cette fois-ci dans un autre temps, dans un autre espace. Les années passent, le temps s'écoule, ça ravine, et les rencontres, même si certaines restent inoubliables, ne sont que de passage. C'est ce qui fait le mouvement de la vie, je crois, et celui de la psychanalyse. C'est parce qu'il y a de l'éphémère, de la coupure, du manque, de la fin que ça continue, que ça maintient en éveil. Aussi, il n'est pas question ce soir de revenir sur les pas du témoignage de passe qui ont laissé peut-être quelques traces ou plutôt même « rature d'aucune trace qui soit d'avant ² ». Cependant, je souhaite juste souligner que c'est quelque part ici autour du mois de mars 2019 que j'avais terminé mon intervention en pointant quelque chose comme ça : « D'y aller... restent les points de suspension d'après... » Un « après » fait des bouleversements et contingences rencontrés dans l'avant et des changements qui s'y sont opérés. Que peut nous apprendre une psychanalyse ? Et « comment/cer/c'est/sait » avec ce

savoir nouveau « extrait de ce qui a fait trou dans l'expérience ³ » dans la poursuite de l'engagement psychanalytique et dans le trajet de la vie ? Ceci en étant averti par l'expérience que l'imprévisible et l'improbable sont toujours de mise. Le réel revient toujours à la même place.

Bien sûr nous ne sommes que de passage et nous savons aussi que le réel peut faire vaciller ce qui avait été réordonné du désir, mais dans le temps qui nous reste il y a encore de l'après, c'est-à-dire du mouvement, si l'on décide de continuer à vivre la vie et à ne pas céder sur son désir. Alors... ce soir, et pour le dire avec quelques paroles d'une chanson de Bernard Lavilliers :

On the road again [sur la route encore une fois],
La mer revient toujours au rivage.
Dans les blés mûrs, y'a des fleurs sauvages.
N'y pense plus, tu es de passage,
On the road again ⁴

Je continue...

« Nous ne pouvons nous nettoyer de ce qui est notre expérience ⁵ », dit Lacan en 1975 dans sa conférence sur le symptôme. Il ajoute même qu'elle est exigible. Cet énoncé oriente mon propos et fait écho au fait que la psychanalyse en extension ⁶ trouve sa racine dans l'expérience psychanalytique elle-même, arrivée à son terme. C'est dans cette dimension de l'expérience que je vous propose ce soir ce moment de partage de travail. Je vais donc tenter de tracer quelques réponses, de dégager quelques points en prenant la question « Qu'enseigne la psychanalyse ? » par le bord de l'expérience et des effets et conséquences après la fin de l'analyse et après l'expérience de la passe. Dans cette suite s'inscrit bien sûr ce qui s'attrape et continue de s'apprendre de la rencontre toujours nouvelle avec chaque analysant et aussi du travail qui s'élabore dans les dispositifs de l'École et ailleurs. Et puis il y a encore ce qui peut s'apprendre, peut surprendre et surgir comme bonne ou mauvaise rencontre dans l'expérience même de l'existence.

C'est donc guidée par la boussole du désir et pas sans intranquillité que s'inscrit mon intervention. Le désir est toujours un peu démarqué, décalé, et il court, il court comme un furet. Malgré ce désir qui cause, ce que l'on tente de dire est toujours marqué d'un impossible, qui est quand même notre lot à chacun car les mots ratent toujours, les mots manquent. S'ajoute à cela que la psychanalyse revêt un caractère intransmissible. Néanmoins, s'il y a de l'indicible, ne restons pas dans l'ineffable et gageons que quelque chose peut se dire, se cerner et s'entendre. La fin d'une psychanalyse fait

passage et ouverture à un autre temps, celui de maintenir en éveil le désir de psychanalyse pour qu'elle dure.

Ce désir-là fait suite à ce qui s'est rencontré au bout de longues années de travail, d'un point de réel qui a ouvert à la différence absolue avec la solitude radicale qui l'accompagne. Ceci n'est pas sans faire référence à l'intervention d'Anastasia Tzavidopoulou à Rome le 9 juillet 2021. Elle a parlé de « la rencontre avec la solitude comme effet d'un décollement et d'un déplacement » et du passage « de la solitude à des solitudes », langue privée de chacun des épars désassortis « comme différentes solitudes rassemblées ⁷ ».

La fin de l'analyse est le fruit d'une opération de réduction par la production d'un acte et l'émergence d'un désir inédit révélé dans l'expérience. Changement de position de jouissance, renversement de position passant de l'objet que vise le désir à l'objet qui cause le désir. Je crois que l'on peut dire simplement qu'une psychanalyse, ça marche, ça fonctionne et ça vaut la peine !

Néanmoins, en contrepoint, ce n'est pas de tout repos et ce n'est pas tout rose. En effet, je dirai qu'avoir cerné, entraperçu le réel dans la cure qui signe un point de rencontre avec l'impossible, ne laisse pas vraiment tranquille, et même si ça ouvre à un désir inédit. Eh oui, ce que peut nous apprendre une psychanalyse, c'est que « ce n'est pas le désir qui préside au savoir, c'est l'horreur ⁸ ». En effet, ce bout de savoir, ce nouveau savoir issu de la cure, un savoir sans sujet, se révèle par la rencontre avec sa propre horreur de savoir.

Ainsi, avoir acquis un savoir sur l'impossible, ce n'est pas très tranquille. Rien n'est définitif, la pente est glissante et les contingences ne préviennent pas, juste, on « le sait... soi ». C'est avec ce savoir-là, sans sujet, dans ce « je suis » et « je ne pense pas », que le psychanalyste se trouve « dans une position intenable », car « lui le sait ». « Les psychanalystes sont les savants d'un savoir dont ils ne peuvent s'entretenir ⁹. » Au final, cette intranquillité, si elle n'est pas confortable, permet, je crois, de maintenir, soutenir l'éveil et le désir.

Bien sûr, les analystes sont des épars désassortis et il n'y a pas de modèle mais plutôt des styles d'analyses. Seule chose en commun dans une psychanalyse lacanienne, c'est l'orientation par le réel et la rencontre avec l'impossible en fin de parcours. Mais chacun à sa manière et avec son style face à l'impossible. Une décision que seul le sujet peut prendre et en répondre singulièrement. De tous les franchissements, de tous ces moments de passe et d'un impossible entraperçu dans la cure, « de tout cela il saura se faire une conduite » et « il y en a plus d'une, même des tas, à convenir

aux trois dit-mensions de l'impossible : telles qu'elles se déploient dans le sexe, dans le sens, et dans la signification ¹⁰ ».

Se faire une conduite, c'est bien loin donc d'un comportement. C'est d'une position éthique qu'il s'agit, une réponse face au réel et ce qui constitue en fin de parcours le passage de l'impuissance à l'impossible.

Position éthique je crois aussi face à la vie avec quelque chose comme « ne plus avoir peur de la vie », elle aussi du registre de l'impossible. Je crois pouvoir dire que cette position éthique face au réel n'est pas seulement dans le dispositif analytique, mais qu'elle se retrouve dans la vie chez certains sujets. (Question : faut-il en passer forcément par une psychanalyse pour répondre au réel ?)

C'est ce chemin de la rencontre avec l'impossible par lequel s'est frayée la passe à l'analyste et qui oriente ma pratique dans l'écoute de ceux que j'accueille et qui me parlent. Occuper cette place impossible est devenue une offre à laquelle peut s'articuler une demande.

L'analyste est averti de la production de l'expérience analytique qui a opéré dans sa cure par l'acte d'un dire (l'acte a lieu d'un dire). C'est peut-être par là que l'on peut entendre quelque chose du désir de l'analyste. Il sait qu'il deviendra l'objet rejeté, l'objet déchet. C'est qu'il n'est plus sans savoir que le sujet supposé savoir n'est rien, il l'admet et y consent jusqu'au désêtre.

Revenons à l'équivoque du titre « Comment-c'est-après ? » et à la résonance avec « commencer après » qui renvoie à un début et à une fin, au « Ça commence à la fin » de Nicolas Bendrihen.

Mais aussi, ça consonne avec l'énoncé de Lacan sur la passe (déjà cité en début de texte), « de ce qu'elle doive, comme la mer, être toujours recommencée ». Que veut dire Lacan dans cet énoncé ? Je l'entends bien sûr non pas comme refaire la passe, ce moment électif du passage à l'analyste et d'où émerge le désir, mais plutôt comme rencontre à chaque fois avec le réel. Un acte dont le sujet s'est trouvé transformé et des conséquences duquel il peut tirer un enseignement. Cela renvoie me semble-t-il au « savoir se faire une conduite » et à l'idée de ne pas reculer devant le réel.

Pour continuer avec la mer, approchons-nous de l'affiche et plus précisément des vagues, ce signifiant élu par Lacan pour nous parler de l'interprétation mais aussi que l'on retrouve dans l'écriture poétique ou dans des métaphores.

Je vais faire un détour par le discours courant puisque depuis deux ans maintenant le mot « vague » envahit toute la sphère médiatique. Nous sommes immergés. La vague fait peur, vagues de la pandémie, vague de

l'arrivée de réfugiés. J'ai même lu dernièrement la vague « scélérate » du covid. Terme emprunté directement au langage maritime !

Y aurait-il de bonnes vagues et de mauvaises vagues ? La vague est ce qu'elle est. Peut-être s'agit-il de ne pas se laisser désespérer par la vague.

Peut-être pouvons-nous en dire quelque chose en passant par Gilles Deleuze lorsqu'il parle des trois genres de connaissance ¹¹. Le philosophe use de la métaphore maritime. Se sauver du naufrage non pas en nageant à contre-courant ou en s'opposant frontalement à la vague, mais d'abord en composant avec elle et en se laissant porter... Surfer sur la vague. « S'en servir », dit-il. Question de rythme, et de savoir-faire. Nous pouvons entendre là un parallèle avec la question du réel du symptôme. Mais j'y entends surtout une position éthique du sujet, une des façons de répondre au réel, à l'impossible.

Savoir nager c'est une chose, mais savoir surfer sur une vague c'est une autre affaire ! La psychanalyse nous apprend plutôt comment surfer avec les mots, composer avec les équivoques pour produire des vagues et aussi entendre consonner les éclats de la langue poétique. La poésie, ça peut être une des façons de répondre à la brutalité du réel qui parfois nous tombe dessus !

Voici un poème de Roberto Juarroz :

D'une carrière qui n'existe pas
 J'ai extrait des pierres qui existent
 et j'en ai fait un petit mur
 pour mettre dessus rien qu'une parole,
 une parole que je connais
 mais ne peux prononcer.
 Mon travail est à présent
 de creuser son trou exact
 dans ces pierres extraites
 d'une carrière qui n'existe pas,
 pour que puisse la prononcer
 le vent qui passe ¹².

* [↑](#) Intervention au séminaire « Qu'enseigne la psychanalyse ? », le 30 septembre 2022, à Toulouse.

1. [↑](#) J. Lacan, « L'acte psychanalytique. Compte rendu du Séminaire 1967-1968 », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 376.
2. [↑](#) J. Lacan, « Lituraterre », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 16.
3. [↑](#) M. Bousseyrroux, *Qu'enseigne la psychanalyse ?*, intervention, séminaire à Toulouse le 19 janvier 2022.
4. [↑](#) B. Lavilliers, *On the road again*, 1988.
5. [↑](#) J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », 4 octobre 1975, *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 5-23.
6. [↑](#) J. Lacan, « Première version de la proposition du 9 octobre 1967 », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 577.
7. [↑](#) A. Tzavidopoulou, « Captivités », Journée de l'École, II^e Convention européenne, Rome, 9 juillet 2021.
8. [↑](#) J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 9 avril 1974.
9. [↑](#) J. Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », 1967, *Scilicet*, n° 1, Paris, Le Seuil, 1968, p. 51-59.
10. [↑](#) J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 487.
11. [↑](#) G. Deleuze, *Spinoza : immortalité et éternité*, livre audio, Paris, Gallimard, coll. « À voix haute », 2001.
12. [↑](#) R. Juarroz, *Poésie verticale*, traduit de l'espagnol et présenté par Roger Munier, Paris, Fayard, 1989, p. 144.